

BAKOU,  
DERNIERS JOURS



*Fiction & Cie*



Olivier Rolin

BAKOU,  
DERNIERS JOURS

*récit*

*Seuil*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

COLLECTION  
«Fiction & Cie»  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

*Pour écrire ce livre,  
Olivier Rolin a bénéficié en 2009  
d'une aide du ministère des Affaires étrangères  
dans le cadre d'une mission Stendhal.*

ISBN 978-2-02-100017-7

© Éditions du Seuil, février 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.fictionetcie.com](http://www.fictionetcie.com)  
[www.editionduseuil.fr](http://www.editionduseuil.fr)

«All goes onward and outward, nothing collapses,  
And to die is different from what any one supposed  
and luckier.»

Walt Whitman, « Song of myself », *Leaves of Grass*



## Harmonie du soir

Chaque soir, à l'heure où les hirondelles tourbillonnent dans le ciel mauve, un homme aux cheveux gris franchit la porte d'un petit hôtel de la rue Mirza Mansûr, tourne à droite dans Harb, puis à gauche dans Sabir, que surplombent de beaux balcons de bois parfois entortillés d'une vigne, pavoisés de linge. Tombé d'un minaret proche du palais des Shirvanshahs, l'appel d'un muezzin suspend dans l'air de frêles festons sonores – si discret, presque plaintif, qu'il en devient émouvant. Le Dieu qu'invogue cette voix de violoncelle n'a pas l'air terrible, on l'inviterait bien au restau, justement on dîne seul ce soir – comme tant d'autres soirs. Les feuilles des figuiers plaquent des mains vertes, tremblantes, sur le ciel. Autour de Kiçik Qala on décroche des murs les tapis aux couleurs et aux rythmes de vitrail. Le promeneur passe à présent la double porte percée dans la muraille d'Isheri Sheher, la Vieille Ville (ou plutôt, pour traduire exactement, la Ville intérieure). Les tours grêles



ressemblent à des pièces d'échecs ou à des moulins à poivre (Alexandre Dumas, en 1858, remarquait que les fortifications de Bakou étaient faites pour contenir des attaques à l'arme blanche, pas pour résister à de l'artillerie). Il hésite un moment avant de franchir le flot de grosses cylindrées – luxueuses allemandes, énormes  $4 \times 4$ , monumentales bagnoles d'un noir lustré, dont les conducteurs jouent nerveusement de l'embrayage au pied des murailles. Bousculade de corbillards turbo-compressés pilotés par des croque-morts moustachus à lunettes Ray-Ban.

C'est sans doute ici, devant la double porte d'Isheri Sheher, que fut trahituellement assassiné, en 1806, le général-comte Tsitsianov, commandant les forces



russes du Caucase, qui assiégeait la ville. Traîtreusement peut-être, mais il ne l'avait pas volé, tant sont avérés sa férocité et son mépris des peuples asiatiques. Le khan de Bakou envoya paraît-il sa tête, enveloppée dans un sac de sel, au shah de Perse. C'est sans doute ici, quelque part au milieu des voitures qui dévalent



Istiqlaliyat, qu'advint cette légitime fourberie, au cours d'une entrevue. Pavillons de tapis pourpre et noir, chevaux, sabres, turbans et bicornes, murailles crénelées – et la mort. À coups de coutelas, de pistolet? Les versions diffèrent. Enfin, il ne l'avait pas volé. Sans doute ici, mais pas sûrement : comme toutes les villes qui ont connu plusieurs dominations, Bakou ne cesse d'effacer les traces de son histoire. Difficile de retrouver un lieu que n'a pas validé la dernière en date des mémoires officielles. Le monument que les Russes, une fois la ville prise, élevèrent à leur « martyr » fut détruit comme tsariste par les bolcheviks, comme le seront à leur tour les symboles révolutionnaires, la langue et l'alphabet communs aux tsaristes et aux communistes ont été proscrits, l'onomastique a changé plusieurs fois. La ville moderne traduit et trahit les villes anciennes. Cette histoire de tête coupée en rappelle d'autres, qu'il connaît un peu, au promeneur solitaire : celle de Gordon présentée au Mahdi, à Khartoum, celle du Mahdi envoyée par Kitchener à la reine Victoria. L'Histoire est une frise de têtes coupées, songe-t-il vaguement. Ce sont des réflexions qu'on se fait quand on marche – comme sans y penser, ou plutôt au gré de ce soliloque intérieur que se tiennent les marcheurs, et qui est à la pensée ce que le grommellement est à la parole éloquente.

Poursuivant son chemin, il laisse maintenant sur sa gauche un petit palais de sucre blanc que gardent,

sous des arcs persans fardés de mosaïques bleues, des statues de messieurs à moustaches qui sont des écrivains d'autrefois. Il faudra, se dit-il, que j'aille un jour visiter ce musée de la littérature (il n'ira jamais, bien sûr). Dans la rue piétonne Rasulzadeh, il caresse, oh, du regard, de petits culs dodelinant, de longs cheveux sombres balayant de brunes épaules. Si tous les pays d'islam étaient comme celui-ci, pense-t-il, où les filles vont en cheveux et court vêtues, où l'on sert du vin et de la vodka dans la moindre gargote, je serais prêt à me faire musulman. Enfin, ce n'est pas à l'ordre du jour. Il tourne à gauche dans Abdulkarim Elizadeh, dont les trottoirs empierrés de noir et de blanc lui rappellent Lisbonne. À droite, un bel immeuble de style hanséatique, témoin de l'époque où Bakou était la capitale mondiale, et cosmopolite, du pétrole, porte sur un pignon, aux trois quarts effacée, une publicité peinte qui doit dater d'avant la Révolution. Souvenir très lointain du temps de son enfance, où Paris était une ville peinte. Noire, et peinte. Comme elle apparaît sur les tableaux impressionnistes, ou sur les photos d'Atget, ou bien encore de Marville.

À en juger par les « réclames » blasonnant les murs aveugles, il semble qu'à l'époque où la jeune photographie entreprenait de fixer l'image d'une ville que ne cessaient de bouleverser les grands travaux du baron Haussmann, des sièges et des guerres civiles, la passion dominante, l'obsession, même, des Parisiens était le

pinard. « VINS, GROS, DÉTAIL », « VINS & LIQUEURS », « COMMERCE DE VINS », « VINS FINS », « MAGASIN DE VINS », « ÉTAMINET VINS FRUITS & LIQUEURS », « MAISON DE VINS », « COMMERCE DE VINS ET BOUILLON », les quatre lettres vineuses estampillent les murs noirs du Paris d'alors comme le *SPQR* latin ceux de Rome. Paris, ses pavés, ses pâles persiennes écarquillées sur le goudron des murs, ses toits de zinc, son air d'attendre la prochaine émeute, Paris était alors la capitale mondiale du picrate, ce « vin bleu » qui tache la coque du bateau ivre, qui entonne avec Baudelaire « un chant plein de lumière et de fraternité », et que désignait une foule de noms disparus, aussi râpeux que la chose dite. Le Paris de son enfance, se souvient le promeneur, était resté une ville noire, une ville de pavés, de persiennes de bois à la peinture écaillée et de toits de zinc, et d'émeutes à venir. Sur les murs aveugles d'alors, c'étaient surtout des pubs pour des apéros. Dubo Dubon Dubonnet. Qui boit Vabé va bien. Byrrh. Suze. Clacquesin. Ce nom-là paraît improbable, et pourtant il est sûr que ça a existé – peut-être même cela existe-t-il toujours ? Garçon, un Clacquesin ! Il voit bien un personnage de Queneau commander ça. Lehameau, par exemple, dans un rade du Havre.

Ce n'est pas au Clacquesin en tout cas que se noircissent les Écossais qui dansent un peu plus loin, au Finnegan's, mais au bon vieux whisky et à la bière. Travailleurs des plates-formes pétrolières en mer

Caspienne, en perm à terre tous les quinze jours. Ça chauffe, comme après un match des Glasgow Rangers. Il glisse un œil par les fenêtres, un peu tenté d'aller s'en jeter un avec les pochards en kilt, mais non. Pas de risques inutiles. De l'autre côté, à l'angle de Zeynalabdin Taghiyev, il passe devant l'Inter Grand Türk Restorani, parfaitement vide dans une lumière blafarde de morgue. Il a déjà donné. Comme il ne déteste pas les restaurants sinistres, particulièrement dans les villes où il se sent étranger, à quoi ils ajoutent une touche de perfection désolée, il y est allé dîner un soir. Brochettes légèrement faisandées, trop cuites, vin violet papier de verre. Seul client, à une table couverte d'une plaque de plexi un peu poisseux. La télé transmettait un match de foot plutôt animé entre une équipe en bleu et une autre en rouge. Devant lui, dans un aquarium, deux monstres jaunâtres, au crâne fuyant, aux lèvres et aux yeux proéminents, se cherchaient des crosses – aussi bien, c'était peut-être de l'amour. Un autre difforme, hébété, frangé de membranes, baladait sa lippe en ventouse sur les parois de verre sale. Dans l'aquarium de la télé, un joueur faisait les gestes et les mimiques stéréotypés de celui qui se prend un carton : grands mouvements de bras véhéments, mains portées à la poitrine (moi ?), puis écartées, incrédules, doigts ouverts, puis ballantes, accablées par tant d'injustice, yeux écarquillés puis levés au ciel. Ç'avait été une bonne soirée, conforme à ses attentes. Tout de même, ne pas en abuser.

Le voici maintenant parvenu au petit restau où il dîne presque chaque soir, le Mangal. Il y connaît, en azéri et en russe, les noms de tous les plats, de toute façon il prend toujours les mêmes. Il occupe aussi toujours la même table (il n'y a pas foule). Le voyageur loin de chez lui est comme un dé qu'on a lancé, pendant un bref moment il tourne sur lui-même, hésite, vacille, puis il trouve un équilibre, et n'en bouge plus. Des habitudes sont prises, d'autant plus nécessaires que presque tout, alentour, est inconnu. Il aime mettre à l'essai son russe extrêmement rudimentaire, mais le personnel connaît un peu d'anglais, et ainsi on répond *Welcome* à son *Sdrasdvouitié*<sup>1</sup>, et sa commande d'une brochette de poulet, *kouritsa*, est confirmée par un *chicken shashlik*. Cela le déçoit un peu, mais il comprend que si pour lui le russe est une langue luxueuse, parce que difficile et rare, pour ses hôtes c'est juste celle de l'ancien occupant, et qu'eux tirent fierté de baragouiner l'anglais. Pour lui, demander un *bakal vina*, un verre de vin, manifeste qu'il n'est pas n'importe quel pied-plat international, un quelconque cadre d'une compagnie pétrolière, mais eux s'enorgueillissent de montrer qu'ils ne sont pas des ploucs caucasiens, qu'ils sont déjà mondialisés. *Chicken shashlik*, donc, *and a glass of wine, please, krasnii i*

1. J'utilise dans ce livre une transcription phonétique personnelle qui me paraît reproduire à peu près les sonorités du russe, à la différence de celles généralement employées.

*soukhoï*, pardon, *red and dry*. Tout en mastiquant cette fameuse brochette de poulet, il pense (vaguement, distraitement, comme toujours) à ce paradoxe qui fait que ceux qui se trouvent au cœur du monde aspirent à s'en distinguer, tandis que ceux qui en sont éloignés ne rêvent que de s'y intégrer.

Plus tard, il fait nuit, il marche le long de la mer, sur la promenade considérablement large, et agréable en proportion, qu'on appelle le *boulvar*. La mer, d'ailleurs... c'est vite dit. La Caspienne est-elle une mer, ou un lac? On en discute. Les deux se soutiennent. Au goût, c'est une mer : salée, mais la mer Morte l'est aussi, et même bien plus, et personne ne prétend, en dépit de son nom, qu'il s'agit d'une vraie mer. À l'œil, c'est pareil : à Bakou, le soleil se lève sur la ligne abstraite de l'horizon (hachurée cependant par le labyrinthe de ferraille des anciennes plates-formes pétrolières soviétiques). Une étendue d'eau salée dont on ne voit pas l'autre rive, ça a tout l'air d'être une mer. Mais on ne décide pas sur de simples impressions, visuelles ou gustatives, du statut de 370 000 km<sup>2</sup> d'eau (*the largest body of water enclosed on Earth*, selon Wikipedia). On sent bien que ça exige du concept. Et là, pas de discussion : pour être une mer, il faut communiquer avec toutes les autres (comme pour être un mot). La Caspienne, prisonnière des terres depuis cinq millions d'années, ne serait donc que le plus grand lac du monde? Alexandre Dumas, dans le récit de son *Voyage au Caucase*, semble

tenir pour acquis qu'une « soupape souterraine », un clapet en somme, la « met en communication avec la mer Noire et le golfe Persique » : la Caspienne serait ainsi une sorte de prodigieuse baignoire, mais ce clapet et les siphons et tuyauteries souterraines qui s'ensuivent en feraient aussi une mer (on imagine les aventures palpitantes que Jules Verne ou Albert Robida auraient pu écrire, de la Caspienne à la mer Noire par les entrailles de la Terre, avec sous-marins de poche mus par des bobines de Ruhmkorff et scaphandres en gutta-percha). Dumas fait cette hypothèse farfelue parce qu'il s'étonne, comme beaucoup d'autres avant et après lui, des variations du niveau de l'eau : à son époque, elle montait (il semble qu'elle monte toujours, bien que les opinions à cet égard varient). Il imagine donc que le clapet est bouché. Il évoque cet « étrange problème à résoudre » un jour qu'on l'emmène voir le château immergé de Sabayil (qu'il appelle un « caravansérail »), dont le sommet des tours dépasse d'un pied la surface. Il jette dans l'une d'elles une « fusée à la Congreve » qui effraie fort les poissons.

Aujourd'hui on ne voit plus rien du château, mais on sait qu'il est là, sous les eaux du port. Sur certaines cartes il figure, sur d'autres non. On en a remonté quelques vestiges, des linteaux de pierre gravée qui proclament que Dieu est grand, une face sculptée qui ressemble à une figure de chapiteau roman. Cette forteresse noyée intrigue. Souvenirs de la ville d'Ys, bien sûr, et de la Kitej russe, ou de cette Dunwich dont W. G. Sebald



parle dans *Les Anneaux de Saturne*, qui depuis le Moyen Âge a glissé à la mer (longtemps ont subsisté, nous dit-il, dressés comme des colonnes ou des cheminées, les conduits maçonnés des puits, abandonnés par le sol où ils avaient été forés : vision qui évoque, dans *Les Villes invisibles* de Calvino, la ville d'Armille, dont tout a disparu hormis les canalisations qui escadent l'espace vide, portant dans le ciel robinets et pommes de douche dont la pluie fait briller le corps de sveltes jeunes femmes nues). Curieusement, Sebald dit de la région de Dunwich qu'elle est « si vide et si désolée que quelqu'un qu'on déposerait là sans lui fournir la moindre indication ne saurait dire avec certitude s'il se trouve sur la côte de la mer du Nord ou au bord de la mer Caspienne ». Autour du château englouti c'est toute une littérature et une mythologie subaquatiques qui remontent à la surface de la mémoire, *Vingt mille lieues sous les mers* et *Le Secret de la licorne*, l'Atlantide de Platon et *Le Monde perdu sous la mer* de Conan Doyle, et même un poème de Maeterlinck, *Cloche à plongeur* (Maeterlinck ! qui lit encore Maeterlinck ?) : « L'ombre des grands voiliers passe sur les dahlias des forêts sous-marines ; et je suis un moment à l'ombre des baleines qui s'en vont vers le pôle. » Ici, aucune ombre ne passe sur les tours englouties, même en plein midi. Au Musée historique, un vieil homme extraordinairement maigre et ridé, et boiteux, qui s'occupe d'archéologie sous-marine, lui a dit avec tristesse que dans l'eau trop

pleine de pétrole, on ne distinguait plus rien. Les tours qu'il se souvenait avoir vues émerger, dans sa jeunesse, sont désormais enveloppées d'un linceul d'encre. Des milliers de bulles, sous le parapet du *boulvar*, crèvent continûment l'eau lisse, laquée, striée de larges traînées chocolat. Y jeter une allumette? La grande distraction, à l'époque où Dumas visitait Bakou, était d'allumer la mer saturée de gaz. On jette de l'étoffe enflammée, raconte-t-il, et «la mer prend feu comme un vaste bol de punch». «Nous naviguions littéralement au milieu des flammes», qui heureusement «étaient subtiles comme celles de l'esprit-de-vin, et à peine en sentions-nous la douce chaleur». «Notre barque, ajoute-t-il, avait l'air de celle de Charon traversant le fleuve des Enfers.» Ni mer ni lac, la Caspienne serait-elle le funèbre Achéron?

Des manèges tournent sous les arbres du *boulvar*, des couples sont attablés aux guinguettes, des militaires déambulent, en uniforme vert épinard, coiffés de considérables casquettes galonnées d'or. Des petits dragueurs tentent leur chance, maladroitement, auprès de filles en jean et talons hauts qui se tiennent par la main, ils se font rembarrer. Leurs copains les suivent, ricanants, admiratifs au fond. Allure affranchie, mains passées dans les poches fessières. La bande va se défouler sur un punching-ball électronique. Un rat bien dodu fouille dans les poubelles des guinguettes. La nuit est douce. À la hauteur d'un petit palais blanc qui fut, au début

de l'autre siècle, le cinéma Phénomène, un passage souterrain évite au piéton l'effroi de traverser le flot automobile de Neftçhiler Prospekt, le cours des Pétroliers. L'entrée du passage est ornée d'une pensée du président İlham Aliyev, l'actuel, fils du précédent, Hayder Aliyev. Hayder n'était pas seulement le père d'İlham, il était surtout le Père de la Nation. Partout dans la ville, ses portraits géants interpellent le passant : l'encouragent, l'exhortent, l'enseignent, l'admonestent. Gueule de *pater familias*, de père sévère, de père absolu, de petit père des peuples. Le fils s'exhibe moins (il faut dire qu'il a une tête assez comique de poulet à moustache), mais il n'est pas avare de ses pensées. « *AZƏRBAYCANIN UĞURLU İNKIŞAFI ARTIĞ REALLIQDIR* », ainsi s'énonce celle qui préside au passage souterrain. Le piéton qui s'y engage ne sait pas ce que ça veut dire, mais il est sûr qu'il s'agit d'une bonne pensée, très recommandable.

Et puis de nouveau la rue Rasulzadeh où le joueur de tar le salue au passage parce qu'il lui a donné un billet de cinq manats, un autre soir, les statues des écrivains montant la garde autour de leur palais en sucre filé, la porte d'İsheri Sheher flanquée de ses tours d'échiquier, la danse des vieux caractères persans gravés dans la pierre. Sur Kіçik Qala il croise deux types en uniforme d'intégristes, calotte sur le crâne, barbe en éventail et pantalon trop court, une rencontre pas fréquente ici (Dieu soit loué). Des chats maraudent par les ruelles tortueuses, tranchées d'ombre et de clair de

lune. Rue Mirza Mansûr il sonne à la porte du petit hôtel, et bientôt le voici sur sa terrasse, sirotant un whisky douze ans d'âge, cadeau du secrétaire adjoint de l'Union des écrivains (il lui a semblé comprendre que c'était sa fonction, mais il n'en est pas sûr, étant donné l'indigence du sabir anglo-russe qu'ils avaient en partage; enfin, c'était un type qui possédait une grosse voiture et semblait lui vouloir du bien). Des lueurs serpentent sur l'eau noire, mais ce ne sont pas les flammes d'or qu'a traversées Dumas, seulement les reflets de la lune. Au fond de la baie on voit se profiler sur l'horizon la silhouette basse de l'île de Nargin, qui fut une île-prison du temps du Guépéou. La tour de la télévision, moderne minaret versicolore planté au-dessus du





